

Extraits de l'Histoire Générale et Anecdote de la Guerre

Par Jean Bernard, président de la Presse Associée, de Paris. CHAPITRE XXX. Les débuts des Armées en Retraite. L'Armée du Général Castelnau. Le grand couronné de Nancy. Attitude du Général Sarrail. Lunéville occupée. Atrocités Allemandes. Souffrances des soldats Français. Aventure tragique de deux frères. Les Allemands emploient des balles dum dum. Les cuirassiers à Scie. Des ignominies. Les Tranchées Allemandes. Dépositions de témoins. Les Espions. Un vieux Caré. Les cinq Uhlands de Lens.

un officier a écrit: "Nos Hommes! magnifiques! une hécatombe!... Après cela la retraite... jour et nuit... les Allemands n'ont pas... Ah! nous sommes propres... on réculé" (1). Il y eut des scènes épouvantables et, aux environs de Lunéville, des blessés endurèrent des souffrances indicibles. L'un d'eux a ainsi conservé ses souvenirs: "Des blessés français qui sont là depuis 48 h. vers 8h. arrivés derrière la crête de Frescati, le lieutenant-colonel me dit de me coucher et d'attendre les brancardiers, mais je préfère essayer de rejoindre le poste de secours de Vitrimont par mes propres moyens. Je fais alors 100 m. debout et m'abat comme une masse, cette faiblesse ne dure que quelques minutes et je demande à l'aide à des combattants du 26e. Mon adjudant me la refuse d'abord, puis, comme j'insiste, me fait conduire par un de ses hommes 100 m. plus bas. Je me couche et me repose quelques minutes; mais impossible ensuite de me remettre sur pied. Je me traîne sur les genoux et progresse très lentement en me reposant tous les 7 ou 8 mètres.

(1) Marcel Dupont, En Campagne, p. 23. (A suite à mardi).

Les quatre contre Salonique

C'est — déjà — à un Autrichien que Dumouriez disait: "Il vous arrivera ce qui échoit aux voleurs de grand chemin qui, après avoir pillé un cocher, se brouillent et s'entre-gorgent lorsqu'il s'agit de partager le butin." Les Bulgares peuvent en prendre pour leur grade. Il semblerait même qu'ils n'ont pas attendu la mise à mal du cocher pour se disputer avec les Allemands et les Autrichiens, alliés à tout faire des Allemands. Ils réclament toute la partie de la Macédoine qu'ils ont aidé à prendre, avec Nich, avec Monastir. "Pretium stupri." Ils veulent encore qu'il soit bien entendu, avant de nouveaux sacrifices, que Salonique sera à eux.

La violente, l'obsédante pensée du Bulgare depuis qu'il a l'âge d'homme, c'est Salonique. Cela se comprend. Il faut être singulièrement abandonné des dieux pour méconnaître l'importance de Salonique. Elle égale Constantinople dans peu d'années. C'est une incomparable base navale. Les Bulgares ne marcheront pas s'ils n'ont pas la promesse de Salonique.

Il marcheront parce qu'on leur donnera tous les contrats notariés qu'il faudra, des chiffons de papier à remplir plusieurs corbeilles. Entreront-ils à Salonique, ou, plus exactement, y rentreront-ils, car ils y ont déjà pénétré une première fois, par surprise, et y ont massacré pas mal de soldats grecs? C'est une autre affaire. Le commandement anglais et le nôtre semblent n'avoir point perdu le temps qui leur a été laissé après la retraite du Vardar. Ils ont fait sortir de terre le camp retranché qu'il fallait. Lours lignes forment un immense demi-cercle, bardé de canons de tous les calibres et de mitrailleuses. Ils tiennent la Chalcidique, dominant la zone de Doiran et toute la vaste plaine, s'étendant à perte de vue, où l'artillerie des cuirassiers saura collaborer avec celle des tranchées. Les troupes ne leur manquent pas, ni le matériel. Ils ont fait sauter, sur la Strouma, le pont du che-

Je suis "J-O" Je débarrasse demeures, hôtels, restaurants, hôpitaux, navires, épicerias, boucheries et prisons — de RATS, SOURIS, CAFARDS, PUNAISES et tous genres d'insectes. Des milliers de personnes disent que mon travail est magique! Je ne réclame que quelques sous et je garantis mon ouvrage. Dites "J-O" et votre fournisseur saura. L. me télé pendant 49 ans. En usage par le Gouvernement Fédéral.

En faisant vos emplettes mentionnez l'Abéille, S. V. P.

min. de fer de Salonique à Constantinople. Les Austro-Allemands, les Bulgares et les Turcs peuvent attaquer. Leurs avions ont tué déjà un caporal et quelques soldats grecs au camp de Hamalovo.

On a été en retard? On le sait, il est bien superflu d'y revenir. L'important, aujourd'hui, c'est que l'Angleterre et nous, nous fassions, et bien, tout ce que nous avons à faire. L'expédition de Macédoine a évolué. La Serbie est tombée, pour renaître, un jour, comme la Belgique, plus forte et plus belle. Le devoir pressant de l'heure, c'est la haute mission que nous tenons des traités qui ont fait la Grèce. Protectors du royaume indépendant et constitutionnel de Grèce, assurons d'abord l'indépendance. En Macédoine, contre tous les envahisseurs, ceux de l'Austro-Allemagne et ceux de la Bulgarie, à nouveau inféodée au Turc, portant le fez et portant le casque. A Corfou, contre les pirates.

La note des Alliés, au sujet de Corfou, est d'une élégante discrétion. Les Serbes, alliés des Grecs, y referont leurs forces épuisées dans de vastes cantonnements, dans un climat délicieux. Mesure d'humanité. Le gouvernement d'Athènes, connaît le rayon de ses archives où se trouvent les deux traités, de 1863, qui garantissent d'une façon spéciale la neutralité des îles Ioniennes.

Cette neutralité n'a pas été plus respectée par les Empires du Centre et leurs pirates que celle de l'Amérique ou celle de la Suisse par leurs attachés militaires, espions privilégiés et recruteurs d'espions. La République helvétique et la République américaine sauront, on doit le croire, régler énergiquement ces affaires. Nous ne sommes ici que des spectateurs; la Grèce est née de l'alliance des trois puissances qui demeurent, de par les traités, ses protectrices. Nous la rétablissons dans sa neutralité compromise.

Il suffira de bien chercher pour découvrir dans l'ancienne Corcyre des preuves nouvelles de la félonie allemande. Le séjour de glorieux vaincus purifiera l'Atchilleion. Ils y regarderont le fédéral vide de la statue d'un poète. Celui qui a prédit à l'Allemagne une révolution en comparaison de laquelle les autres révolutions seront ce qu'est le jeu bruyant des petits chiens dans l'arène avant le combat des grands fauves.

Tous les patriotes grecs, c'est-à-dire l'immense majorité de ce peuple en deuil de ses grandes espérances, applaudissent à l'action des Alliés. A peine quelques vagues déclamations dans ces feuilles, le "Nouvel Siècle" et le "Courrier de Salonique", qui célèbrent, par pur désintéressement, les gloires de l'Allemagne. J'ose en conseiller la lecture à un prestigieux écrivain que je sais, patriote dans les moelles, de l'aveu de ceux qu'il malmène le plus, le meilleur élève du vieux Bianqui. Il n'y retrouvera pas,

sans un peu d'ennui, des reproductions copieuses de sa prose. POLYBE.

Menaces Allemandes à l'Amérique

Amsterdam. — La "Rheinische Westfälische Zeitung" cite un article de "L'International Korrespondenz" qui se termine par une menace pour l'Amérique disant que l'Allemagne pourrait transporter un corps expéditionnaire de 380,000 hommes et, en 48 jours, 827,000 soldats. Ce plan a été élaboré par l'état-major allemand dans tous ses détails.

En l'Honneur des Réfugiés Serbes

Nîmes. — Nîmes et le Gard qui ont déjà une colonie belge viennent de recevoir une colonie de réfugiés serbes. Elle se compose notamment de 90 jeunes enfants appartenant aux meilleures familles de Serbie. Ils ont été hospitalisés dans le Lycée de Nîmes et des cours spéciaux vont être organisés en leur honneur. C'est la première ville de France qui reçoit, sous ses auspices, ces jeunes infortunés serbes, victimes de la guerre.

Les Insoumis Italiens

Marseille. — La police française d'accord avec les autorités italiennes, vient de prendre les mesures nécessaires contre les insoumis et déserteurs italiens actuellement nombreux à Marseille. Cette décision a été prise à la suite de l'appel de nombreuses classes et de la révision des réformes de l'armée italienne.

ORAISON FUNEBRE

A l'hôpital temporaire numéro X... Von Z..., lieutenant allemand, est en train de rendre le dernier soupir. Son ordonnance, un Bavaois, est au chevet du lit et se lamente dans la position militaire. — Mon lieutenant!... mon lieutenant, dit-il. — A présent, lui fait observer un infirmier, il est mort! — Mort?... Ah! tant mieux, tant mieux, murmure l'ordonnance, en faisant demi-tour.

A. CRESSON, PEINTRE ET COLLEUR DE PAPIER PEINTRE-DECORATEUR ET MARBREUR 515 RUE BOURBON. Téléphone Main 492-W. Prix fournis avec plaisir. 19 déc — 0m dim

E. CLAUDEL OPTICIEN 318 RUE DU CANAL Successeur de E. & L. Claudel En face de la plus grande Nalson Blanche. Près Baronne Pas de Succursale. Verres de Cour 31 oct — 0m dim

Quelle paix nous voulons

(De notre correspondant parisien du Comité Catholique de Propagation Française.)

Le mémoire de Catholiques allemands qui précède en annonçant la réponse rédigée par le Dr. Rosenberg au livre publié par notre Comité "La Guerre Allemande et le Catholicisme" portait 77 signatures. Elles sont montées au nombre de 16, qui aujourd'hui figurent au frontispice de cet ouvrage. Ce groupe de Catholiques allemands reproche à leurs frères dans la foi, les Catholiques de France, de "diviser l'Eglise" et d'empêcher la paix. Le grief est assez inattendu de la part de nos "agresseurs". Qui donc a commencé la guerre, sinon l'Allemagne? Et à supposer que les Allemands ignorent encore l'Histoire contemporaine au point d'admettre la thèse de leur Livre Blanc, il ne faut pas leur laisser oublier que notre comité lui aussi se défend et n'a été fondé que pour répondre aux attaques systématiques, de leur propagande qui représentaient, dans les pays neutres, la France, prétendue athée, comme le danger suprême de l'Eglise catholique. La manœuvre n'était ni loyale, ni pacifique et les 126 signataires du Mémoire allemand ont donc grand tort de nous reprocher de vouloir, par Chauvinisme, comme ils disent, une guerre à outrance, sans espérances de paix. La paix, nous la voulons, autant et plus qu'eux, mais une paix solide et durable, qui ne soit pas à la merci d'une violation de traités, puisque les traités deviennent caducs chez eux dès que la nécessité fait loi, puisque leur philosophie admet et autorise l'Etat, la Nation ou l'Empereur à user d'une morale à part qui les délie de tout engagement sous le prétexte commode de légitime défense.

Quelle paix voulons-nous? La paix fondée sur le droit et la justice, la paix qui répare les violations des territoires envahis et ravagés, qui indemnise les victimes de l'horrible et injuste guerre déclenchée sur le monde par l'ambition d'un peuple pervers d'orgueil. Et pour cela la victoire des Alliés devra briser le Militarisme issu d'une doctrine philosophique antichrétienne. Les origines morales ou plutôt immorales de la guerre issue du pouvoir allemand ont été étudiées à part.

Il sera utile d'en examiner les conséquences, à savoir ce dessein préconçu d'une hégémonie absolue de l'Allemagne, soit disant nation privilégiée, sur les autres peuples du monde, admis à la servir; ce plan d'investissement universel de tous ses voisins par tous les moyens. Aussi bien par le commerce double d'espionnage que par le fer et par le feu, suivant la devise de cette dynastie militaire qui a peiné l'Allemagne à son image. Que les théories philosophiques soient une cause ou un effet, qu'elles aient pour mission de traduire ou de justifier après coup, sinon d'inspirer et de développer les instincts slaviques des Germains habitués à faire de la guerre, une source de profits et de pillages, peu importe; le résultat final demeure le même et les vaincus auraient le malheur de le constater trop tard.

Ces leçons utiles peuvent être étudiées à temps et avec fruit dans les ouvrages suivants que nous recommandons à l'impartialité des lecteurs. E. Lamy, du XVIIIème Siècle à l'année terrible, G. Julien, Rectitude et perversion du Sens national, Daudet, De Kant à Krupp, Roure, Patriotisme et Impérialisme, Hébrard de Villeneuve, La France de demain, A Baudrillard, Jeanne la Libératrice. Les auteurs de ces travaux et plus encore les matières qu'ils ont traitées de recommandent assez à l'attention des penseurs. Chanoine E. GRISSELLE, Doct. ès-Lett. Secrétaire Général du C. C. P. F.

LA SCIENCE DE LA VIE. Il faut se quitter souvent pour s'aimer toujours.

ATHENEES LOUISIANAIS.

(Groupe de l'Alliance Française.) Concours de 1915-1916. Programme.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours:

1915, 1916 — Comparaison. Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1916 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur recevra une médaille d'or et un prix de 50 dollars en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis, sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix. Pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés à l'Athénée Louisianais, 1009 de la Banque Hibernia, Nouvelle-Orléans. Le secrétaire perpétuel, LIONEL C. DUREL.

J. MONROSE ET FILS, Assurances en Général Feu, Tornado, Vie, Accidents. Bureaux 512-13-14 Basine Hemme. Représentant: Atlas Assurance Company, Ltd., de Londres; Commercial Union Assurance Company, de Londres; Commercial Union Fire Insurance Company, de New York; The Employer's Liability Assurance Corporation, Ltd., de Londres, Angleterre. 606-1a 61m

F. J. BUISSON 1212-14-16 RUE NORD LIBERTÉ. Tous Travaux dans le Plombage et Chauffage par le gaz. Téléphone Hemlock 9.

NEW ORLEANS. F. J. BUISSON

LES CHAUSSURES IMPERIAL A QUATRE DOLLARS. Vous avez dû remarquer l'étalage des victimes du magasin Imperial. Les chaussures qui embellissent leurs chaussures avec les examinant l'assurément très attentivement. Pour la somme de \$4, spécialement, nous offrons le plus beau choix de styles et de modèles. IMPERIAL SHOE STORE. LE PLUS GRAND MAGASIN DE CHAUSSURES DU SUD. RUES CANAL ET BOURBON. En faisant vos emplettes mentionnez l'Abéille, S. V. P.

FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

No 27 Commencé le 3 février 1916

Les Deux Petites GRAND ROMAN-PARISIEN

HENRI KÉROUL

laquelle avaient été ses ultimes caresses? N'est-ce point un agréable plaisir que l'on éprouve à s'entretenir des êtres chéris que l'on a perdus, avec ceux qui, comme vous, les ont beaucoup aimés? Et Rosette avait vraiment, profondément chéri l'enfant qu'elle avait nourri de son lait. L'enfant qui avait servi de sœur à sa petite Geneviève. Durant la fin de la journée, Berthe ne cessa de songer à ce projet, et décida définitivement de se rendre à Rouville. La journée du lendemain, un samedi, lui parut interminablement longue. Maintenant, elle éprouvait une hâte fébrile à être là-bas, à se plonger avec une volupté douloureuse dans ses attraits souvenirs... Le dimanche matin, donc bien avant l'aube, du départ du train, elle était à la gare, et dixième dans un compartiment de troisième classe, elle partait. Dieu sait quelle énergie il lui fallut pour refouler au fond de ses paupières les larmes qui lui affluaient au cœur et de quelle volonté aussi elle eut besoin pour isoler au milieu des clamours joyeux de tous ces excursionnistes en goguette. Enfin on arriva à Dieppe. Abait cette arrivée? Combien elle était différente de celle dont le souvenir lui venait en ce moment douloureux! Il était rare que, prévenue, Rosette ne se trouvât pas sur le quai, tenant dans ses bras, René dont les yeux, comme si elle compre-

nait, s'agitaient frénétiquement, dès que sa nourrice lui avait montré de loin ses parents... Et quels baisers!... quels rires!... quels jeux!... Aujourd'hui, à la gare, personne ne l'attendait.

Autour d'elle, les voyageurs bruyants et heureux s'écoulaient en flots tumultueux, et elle, lentement, d'un pas alourdi, tête basse, elle allait, impuissante à retenir les larmes qui, si délicieuses, roulaient le long de ses joues. Sa situation précaire ne lui permettait pas de prendre comme autrefois une voiture jusqu'à Pourville, et c'est à pied qu'elle se mit résolument en route pour la ferme des Poullain. Etape triste et longue qui lui meurtrissait le cœur. Lorsque, arrivée sur le plateau duquel on domine Pourville, le pays lui apparut, et que là-bas, dans les arbres, elle vit, rogeoyant sous les rayons du soleil, le toit de tuiles qu'elle connaissait si bien, elle reçut en pleine poitrine un tel choc qu'elle s'arrêta et dut, incapable de faire un pas, s'asseoir sur le bord du chemin. Puis, se ressaisissant un peu, elle continua sa route. En arrivant, sur le point de pousser la barrière qui fermait le porche, force lui fut de s'arrêter encore. L'émotion l'angoisse lui étroitait la gorge, lui serrait le cœur. Tout d'abord, les yeux obscurcis par les larmes, elle ne remarqua pas les

changements opérés depuis sa dernière visite. Un gros noyer qui, de ses vastes rameaux, couvrait autrefois près de la moitié de la cour, avait été supprimé. L'arbre, lui aussi, avait disparu.

La façade de la maison d'habitation avait été transformée. Un auvent, à la manière normande, protégeait l'entrée de son chapeau de tuiles moussues, et un large balcon rustique offrait ses barreaux blancs aux enlacements capricieux d'une vigne vierge. Soudain, comme la jeune femme atteignait la porte, elle s'étonna de la trouver fermée, en même temps qu'elle se sentit saisie tout à coup par le grand silence qui régnait dans la cour, si bruyante jadis. Sa surprise augmenta davantage encore lorsque, dans l'intérieur, un chien ayant aboyé, une fenêtre s'ouvrit au rez-de-chaussée, laissant voir dans son encadrement, le minois d'une jolie fille, coiffée d'un coquet bonnet de dentelles. — Vous demandez, madame? interrogea-t-elle d'une voix un tantinet impertinente. — Je désirerais parler à madame Poullain, répondit Berthe un peu interrogée. — Ce n'est pas ici, répliqua son interlocutrice. Et, comme elle, la visitouse demeurait immobile, un peu interloquée. — On vous aura sans doute mal ren-

seigné... c'est probablement plus loin. — La ferme n'appartient donc plus à madame Poullain... Rosette Poullain? questionna la mère de René. — Elle habitait ici cependant... voici encore quatre ans... — Ah! la belle Rosette? fit avec un sourire la décurée soubrette... — Oui, j'en ai entendu parler, en effet. Mais je ne la connais pas... vu qu'il y a quinze jours à peine que je suis au service de M. Majoul, un gros industriel de Paris, qui vient passer ici, avec sa famille, les trois mois d'été.

C'est lui qui est propriétaire depuis six mois... à ce que m'a dit le chauffeur... Seulement, il a fait faire un tas de travaux. Une angoisse étreignait Berthe dont la gorge se déchirait de sanglots difficilement contenus. — Ah! hélas! elle, la ferme a été vendue?... — Et... vous ne savez pas ce que sont devenus les Poullain? — Ma foi non! Mais madame pourrait peut-être avoir des renseignements au bureau de tabac... En ce moment, dans l'intérieur de l'habitation, retentit un violent coup de sonnette. — Madame m'exusera... dit la camériste, c'est monsieur qui s'impatiente pour son bain, et il n'est fichtre pas commode, monsieur. Elle referma la fenêtre, laissant Berthe toute désespérée, promenant autour d'elle un regard navré sur cette

maison qui lui rappelait tant de souvenirs. Des larmes lui vinrent aux yeux. Il lui semblait, à voir ainsi transformé le cadre dans lequel s'étaient écoulées les premières années de René, que la perte de sa chérie lui était plus cruelle encore.

Cependant, elle quitta la place, lentement, comme à regret, et le seuil du porche une fois franchi, elle s'arrêta... Qu'allait-elle faire?... S'en aller... sans avoir revu Rosette?... Sans avoir pu chercher sur les joues de Geneviève la trace des derniers baisers qu'y avaient laissés les lèvres de René?... Non... non... cela n'était pas possible!... Elle allait s'enquérir de ce qu'étaient devenus les anciens fermiers, et si, par hasard, ils étaient demeurés dans le pays... Comme elle se dirigeait vers une petite maison à la porte de laquelle se balançait, en guise d'enseigne, une potagère de paille, elle avisa un cantonnier qui se reposait, assis sur le revers du talus. — Dites-moi, mon ami, fit-elle, vous savez-il possible de me renseigner sur ce que sont devenus M. et madame Poullain? Je suis venue de Paris tout exprès pour les voir! — Eh bé!... ma p'tite dame! s'exclama le cantonnier en décaillant les yeux, c'est pas pour dire, mais là, vrai!... avoir fait pour rien un pareil dérangement... (A Continuer.)